

BEATRICE MUKAMULINDA

TEMOIGNAGE

Je suis rescapée du génocide perpétré contre les tutsis du Rwanda en 1994. Je mets "rescapée" entre guillemets, étant donné que je n'étais pas sur place, au Rwanda, quand la folie a déferlé sur mon pays.

Entre guillemets, parce que je ne peux pas me comparer à un rescapé qui a passé trois mois dans un plafond, dans l'obscurité la plus totale, sans rien boire, sans rien manger, ou à celui qui a passé ces trois mois dans les marais, dans des forêts, sous la pluie, à celui qui est remonté d'une fosse avec une partie de son corps pourrie et à qui on a dû amputer une oreille, ou un autre organe. Je ne peux pas non plus me comparer à celui qui a dû enjamber le cadavre d'un membre de sa famille et qui a dû courir pour se mettre à l'abri de ses tueurs; ses tueurs ses voisins, ses tueurs ses amis de longue date, ses tueurs et membres de sa famille en cas de mariages mixtes. En effet, les cas sont nombreux d'enfants tués par leurs oncles maternels. Je connais un cas, dont j'ai eu connaissance lors de l'un des nombreux procès «Gacaca» auxquels j'ai assisté : un oncle ne pouvant tuer son neveu eu égard à l'une des croyances culturelles qui dit que faire du mal à un neveu porte malheur. L'oncle, alors, a fait un marchandage avec les autres tueurs, et ils ont convenu entre eux qu'il irait lui-même chercher l'enfant dans sa cachette et qu'il ferait en sorte de l'amadouer pour qu'il accepte de le suivre sans que sa sœur, la maman de l'enfant, ne se doute de quelque chose. Il l'a pris sur ses épaules, en inventant des histoires pour que le neveu le suive sans se douter de quoi que ce soit, il l'a conduit aux tueurs qui l'ont jeté dans un étang - et de se vanter qu'il ne lui a rien fait, qu'il ne l'a pas machetté, qu'il ne lui a pas donné de coup de gourdin, que les tueurs l'ont juste jeté dans l'étang. La maman de l'enfant était présente à cette séance de Gacaca, et elle a entendu son propre frère raconter pareilles horreurs.

Oui, certes, je n'ai pas souffert de tout ça, mais j'ai eu mon lot de souffrances.

Je m'appelle Béatrice Mukamulindwa. Je suis arrivée en Belgique le 29 mars 1994. Je venais pour une visite qui ne devait durer qu'un mois, et j'avais laissé mes trois enfants chez mon frère qui avait lui-même trois enfants. Mon mari faisait ses études à Louvain-la-Neuve, et c'est lui que je venais voir, mais je voulais aussi profiter du voyage pour visiter la Belgique et quelques pays de l'Europe. Je pensais visiter plus particulièrement la France et la Suisse. J'en avais les moyens, j'avais un bon poste et un bon salaire à l'époque. J'étais Directrice de Shell Rwanda.

Pendant les trois mois du Génocide, je suis restée sans nouvelles de mes enfants, de la famille de mon frère, et de ma famille dans son ensemble, mais ce qui me préoccupait le plus, c'était ce qui était arrivé à mon frère. Avait-il eu le réflexe de passer la frontière pour aller au Burundi qui n'était pas si loin de là où il travaillait ?

Je le voyais mal s'imaginer que quelqu'un aurait pu lui faire du mal, surtout dans ma région où les gens s'étaient relativement bien comportés lors des tueries de 1973, pendant lesquelles on tuait les Tutsis. On en parle peu, mais 1973 a été aussi une année terrible pour les Tutsis qui vivaient au Rwanda.

Page 2.

J'imaginai mal mon frère prendre six enfants et partir à l'aventure dans les brousses du Burundi, sans moustiquaire pour protéger les enfants contre les piqûres de moustiques, lui qui était si protecteur, un soignant d'une conscience professionnelle rare. Il n'était pas médecin, mais assistant médical, titulaire d'un centre de santé à Ruyenzi, dans le Mayaga, au sud du Rwanda.

Ce fut pénible de ne pas savoir. De ne pas trouver quelqu'un qui puisse aller le voir sur place. Habituellement, tout Butare, ville comme campagne, faisait confiance aux voisins, et donc, très peu ont pensé à fuir. Ce fut le cas de mon frère. Mais quand je disais à mon mari que je connaissais bien mon frère, qu'il n'allait pas penser à fuir, lui et une nièce qui vit en Belgique s'empressaient de me faire taire, arguant que je me croyais toujours plus clairvoyante que les autres. On me rabaissait dans toute tentative d'essayer de trouver

une réponse. Ce fut pénible de ne pas me sentir écoutée, et entendue. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre, d'autant plus que je ne connaissais rien ni personne en Belgique, ce qui augmentait encore mon angoisse et ma douleur.

Il n'y avait pas de téléphone à la campagne, et, même à la capitale, tout le monde n'avait pas nécessairement un téléphone. Nous avons tout essayé pour trouver quelqu'un à Kigali qui aurait pu aller à Butare, prendre des nouvelles, mais en vain. Je vous laisse imaginer, en tant que parents, ou tout simplement en tant qu'être humain, ce que furent ces trois longs mois. Je n'ai pas de mots pour les décrire.

Et puis, ce fut la fin du génocide. Mon mari est allé au Rwanda pour savoir ce qu'il s'était passé, avoir des nouvelles. Moi, j'étais sûre qu'il allait ramener les enfants. J'attendais. Pendant tout le mois où il est resté là, il n'a voulu me donner aucune nouvelle. J'ai commencé à appréhender quelque chose. J'envoyais des messages pour qu'il me dise ce qu'il en était, mais rien. Ce fut pour moi une vraie torture, même pire que l'angoisse des trois mois du génocide. Je balançais entre la peur que tout ne soit fini, - et que ce soit la raison pour laquelle il se taisait - et le refus de croire que cela puisse être possible dans ma région. Je me disais, en moi-même, que Untel était parti de nuit chercher mes enfants et qu'il les avait sans doute cachés dans sa case, et que personne ne pourrait jamais penser à aller fouiller chez lui, et d'autres scénarios du genre qui n'arrêtaient pas de défiler dans ma tête.

Mon mari a fini par revenir, avec Christian Shema, le plus jeune des enfants de mon frère, qui n'avait que 18 mois en avril 1994. Il ne pouvait rien nous apprendre de ce qui s'était passé. C'est là que j'ai appris que, mis à part mon neveu, personne n'avait échappé à ces tueries. Mes frères, ma sœur, ma mère, ma grand-mère, mes tantes, mes oncles, mes cousins proches et éloignés, tous avaient été tués.

Mon mari, cependant, apportait une nouvelle à laquelle je me suis accrochée, et qui a été le point de départ des longues recherches que j'ai effectuées pour mes enfants et mes nièces, et qui ont abouti à la recherche de tous les enfants disparus pendant la guerre et le

génocide contre les Tutsis du Rwanda, à travers l'association Cri du Cœur d'une Mère qui Espère - CCMES. J'y reviendrai plus loin.

Mon mari revient donc avec la nouvelle selon laquelle nos enfants ont réussi à fuir et sont arrivés près de la frontière avec le Burundi. La personne qui témoigne être allée avec eux jusque-là a perdu leur trace dans une embuscade.

Page 3.

C'est au départ de cette information, que j'ai décidé d'agir.

J'avais déjà pu expérimenter l'humanité de certaines personnes de notre voisinage et de mon entourage dès mon enfance : à trois ans, pendant la chasse aux Tutsis en 1959, et, à seize ans, en 1973, pas un seul cheveu ne fut arraché de ma tête. Plus tard, en 1990, ni mon mari, ni moi-même n'avons été mis en prison lors des rafles des Tutsis qui ont suivi l'entrée du FPR au Rwanda. Et, en 1994, si ma famille et moi étions restés à Kigali, dans une maison qui ne bénéficiait pas d'un voisinage aussi proche, aussi humain, aucun de nous n'aurait survécu : notre famille était l'une de celles où les tueurs sont arrivés dès le premier jour du génocide. Les tueurs y sont arrivés très tôt le matin du 07 avril et c'est par les voisins que nous l'avons su. Quand je mets tout ça ensemble, je crois, et j'y crois fortement, que celui qui veille et qui a toujours veillé sur moi, a placé, sur la route de mes enfants, des hommes en qui il restait encore de l'humanité dans le fond de leur cœur. Et il y en a. Il y en a beaucoup. Je n'ai pas de doute là-dessus.

Forte de mon espoir et de mon espérance, j'ai entrepris de longues recherches de mes enfants et de mes nièces. Je suis allée partout où j'avais appris qu'il pourrait se trouver quelqu'un qui aurait été avec eux dans le camp de Songa où ils s'étaient réfugiés avec la famille de mon frère. C'est ainsi que je suis allée à Goma et à Bukavu, en République Démocratique du Congo, en Janvier 1995. J'ai fait plusieurs séjours au Rwanda pour vérifier des informations erronées que j'en avais ramenées. Je ne pouvais pas faire de séjours prolongés ou carrément me résoudre à rentrer au Rwanda, et ce pour plusieurs raisons, la principale étant que je trouvais plus facilement une oreille à l'écoute, et plus de compréhension en

Belgique que dans mon propre pays. Cela se comprend tout à fait : dans un pays où chacun se bat et se débat pour faire face à ses propres démons, à ses propres traumatismes, ô combien nombreux, il est difficile de penser à l'autre.

J'ai participé aux tribunaux Gacaca, je suis allée au Canada, en France en Alsace. Je suis allée au Congo Brazzaville, toujours pour la rencontre des témoins, et, certaines fois, pour ce qui s'est avéré une fausse alerte - quelqu'un qui a aperçu ou qui connaît un enfant ayant une histoire proche de la mienne.

J'ai vécu l'angoisse de faire chacun de ces voyages sans certitude de ce que j'allais en ramener. Face à ceux qui avaient financé ces voyages, j'avais honte de revenir sans résultat probant, comme si je leur avais volé cet argent. De plus, j'étais confrontée au regard des gens qui avaient prononcé leur verdict, «elle est folle». Ainsi, c'est une folie, de chercher à savoir ce que sont devenus ses enfants.

J'ai appris à ne plus parler des raisons de mes déplacements, jusqu'au jour, où en 2007, j'ai rencontré les femmes de ce qui était à l'époque le RESEAU MONDIAL DE SOLIDARITE DES MERES, FILLES, EPOUSES, SŒURS ET PROCHES DES PERSONNES ENLEVEES ET DISPARUES. Le courage et la détermination de ces femmes m'a confortée dans ma démarche et c'est cette année-là que j'ai osé affirmer le fait que je recherchais mes enfants. J'ai organisé une grande soirée où ont été invités mes compatriotes, particulièrement, mais aussi mes amis et connaissances ici en Belgique. Et j'ai annoncé que je recherchais toujours mes enfants.

Page 4.

Les gens qui me raillaient ou presque, ont été les premiers à m'informer du fait qu'on retrouvait des enfants sur les collines au Rwanda, et que d'autres revenaient des pays voisins. Tous ces enfants étaient considérés comme morts. Personne ne pensait plus à eux. C'était pour la plupart des jeunes qui n'avaient plus de famille et dont les parents étaient tous morts. Il leur restait peut être une tante, un frère, la sœur de la grand-mère, ou le demi-frère du grand père. Pour moi, c'était normal qu'on ne les ait pas cherchés et

retrouvés plus tôt : ils n'avaient plus de parents qui auraient tout mis de côté pour les rechercher.

Je suis allée à la rencontre de ces jeunes qui revenaient. Je voulais savoir et comprendre pourquoi ils étaient restés sans donner signe de vie, tout ce temps, plus de 10 ans, et ce qui les avait finalement décidés à revenir.

Chaque histoire est différente. Certains d'entre eux ont témoigné dans un documentaire que nous projetons ce 04 avril, projection à laquelle vous êtes, bien sûr, cordialement invités. J'ai voulu recueillir et diffuser ces témoignages dans un film pour expliquer ce phénomène à ceux qui se demandent comment cela est possible que quelqu'un soit en vie, et qu'il ne se manifeste pas. J'en ai eu la possibilité le jour où je suis allée au Rwanda pour y fonder l'association CCMES. Grâce aux amis et connaissances qui avaient rassemblé un montant me permettant de le faire, j'y suis allée pour un long séjour. Notre documentaire, réalisé avec les moyens du bord, ne rencontre malheureusement pas les normes pour être diffusé par les télévisions. Nos mains sont tendues à ceux ou celles qui nous permettraient d'accéder à ce canal de diffusion et de sensibilisation.

L'idée de fonder une association et d'étendre mes recherches à tous les enfants disparus est venue de l'histoire d'Evelyne Mutesi, retrouvée par son père en décembre 2010, 16 ans et demi après le génocide. Evelyne était au Rwanda et son père aussi, mais ils avaient vécu tout ce temps sans se voir. J'ai compris qu'il y avait d'autres parents dans la même situation que moi, mais qui n'ont pas pu faire des recherches, faute peut être de moyens, mais aussi parce qu'ils n'ont pas osé affronter le regard du voisinage et de la famille même. Une forte pression sociale et familiale fait obstacle à toute initiative et inhibe tout raisonnement, car ce n'est pas évident de se sentir traiter de folle ou de fou, d'autant plus qu'à vrai dire, personnellement, après le génocide, je me demandais si réellement je n'allais pas perdre la boule. Je pense que c'est une crainte chez tout rescapé d'un génocide ou de massacres.

Je suis donc allée à l'orphelinat, là où était Evelyne. J'y ai obtenu toutes les explications que je voulais, et là, sur place, j'ai senti dans

mon coeur une voix qui m'appelait à étendre mes recherches à tous les enfants disparus. Le jour même, à cet orphelinat, j'ai pris connaissance d'un autre problème, un autre volet des disparitions : celui des enfants qui vivent sans connaître leur identité. Il y en a beaucoup au Rwanda. Ils étaient encore dans la petite enfance, ils avaient été ramassés ici et là, principalement par des militaires du FPR.

Depuis 2012, mon histoire est devenue l'histoire de tout un groupe : les parents à la recherche de leurs enfants disparus, les enfants à la recherche de leurs origines, de leur identité.

Page 5.

Nous faisons face à de nombreux défis : avoir une réelle reconnaissance de notre tragédie, être confronté à l'impossibilité du deuil, tant qu'on ne sait pas. Vivre sans savoir d'où l'on vient.

Personnellement je ne vis que dans le deuil impossible. Il peut m'arriver de me permettre de petites distractions mais là même, tout mon être est "dedans", aux aguets d'une opportunité, d'une information, d'un contact pouvant me conduire à faire avancer l'association, et pourquoi pas, à retrouver mes enfants.

Le deuil est un processus qui commence par l'annonce du décès de l'être cher, et là, comme rien ne nous prouve qu'ils sont morts, et cela d'autant plus qu'on ne cesse d'avoir des nouvelles de ceux qu'on croyait morts et qui reviennent, l'espoir reste. Même s'il est mince, il est là, bien vivant.

Après le choc de la mort, il y a l'enterrement. Accompagner le trépassé dans sa dernière demeure. On le voit partir, et on accepte de le laisser partir. C'est seulement après qu'on peut commencer à vivre dans les bons souvenirs, même si ça prend un temps pour passer à cette étape, on finit toujours par y arriver.

Quand on ne sait pas ce qui s'est passé, quand on n'a pas enterré son proche, on vit dans une certaine culpabilité. L'heure de table sonne, et on se demande si lui a pu manger, là où il est. On ne peut pas s'empêcher de se demander pourquoi on n'a pas fait ceci ou cela, pourquoi n'ai-je pas vu que la situation au Rwanda devenait si

grave ? Pourquoi ai-je fait confiance en l'ONU dont les soldats venaient d'être déployés ? Qu'on l'admette ou pas, ils étaient en nombre suffisant pour arrêter les massacres.

Dans ces conditions, le deuil n'est pas possible. Je ne pense pas à mes enfants au quotidien, je me donne corps et âme à construire une organisation qui permettra que plus jamais les gens ne disparaissent sans que le monde, l'humanité, ne s'en préoccupe. D'aucuns peuvent penser que cela est mon processus de deuil, c'est une erreur. Je n'entamerai mon deuil que quand j'aurai su ce qui s'est réellement passé.

Quand je vois la vie que je mène depuis la disparition de mes enfants, je me pose souvent la question de savoir s'il n'y a pas une sorte de cordon ombilical psychique qui me lie à eux. Mal coupé, mon cœur saigne, mon psychisme s'en porte mal. Tant que je m'investis dans le projet, j'entretiens la flamme de l'espoir. Je sens que je fais de mon mieux et je reconnais que j'ai des limites. En outre, de manière stricte, je n'ai personne à qui transmettre un éventuel trauma, même inconscient. Je n'ai pas de mots, de termes adéquats pour l'exprimer ou l'expliquer. Mais ce psychisme saignant du fait d'un cordon mal coupé, comment pourrait-il transmettre quelque chose de sain à sa descendance ? Là c'est au niveau de la famille nucléaire, mais les familles mises ensemble constituent la société. Notre société ne peut pas être bien portante si ses membres sont malades.

Ce qui me tient debout, c'est que la bonté est là. L'humanité ne s'est pas complètement éteinte. Ce qui me donne l'espoir, c'est que quelqu'un, quelque part, se réveillera et qu'il nous ouvrira la porte.

Page 6.

C'est au nom de cette humanité que CCMES poursuit ses objectifs. Il y a des personnes qui se donnent sans réserve pour faire avancer le projet, qu'elles en soient remerciées.

Les justes du Rwanda ont permis qu'un groupe humain ne s'éteigne pas, qu'ils en soient remerciés. C'est la preuve qu'avec un peu de

courage, chacun peut aller au fond de lui-même, y réveiller l'humanité qui y sommeille et contribuer à soutenir les rescapés des génocides ou des massacres. C'est bien de survivre, mais on est complètement détruits, on a besoin de béquilles pour pouvoir se relever.

Nous avons ces enfants qui reviennent au Rwanda, c'est comme s'ils sortaient d'outre-tombe, personne ne s'en soucie réellement. Pire encore, certains d'entre eux sont menacés de mort par ceux qui avaient pris les biens de leurs parents. Ils sont livrés à eux-mêmes, et mènent une vie plus que précaire.

J'en appelle enfin, pour terminer, à l'humanité au fond de chacun de vous pour participer à cette grande battue que CCMES a initié. CCMES ne peut pas y arriver seul. Les rwandais sont présents dans tous les pays, ils sont passés par des routes et chemins inimaginables, dans les forêts, avec des itinéraires insolites, ils se sont trouvés partout sur la terre habitée.

Ouvrez-nous vos cœurs, ouvrez vos yeux, imitez les justes du Rwanda et d'ailleurs.

«AIDEZ-NOUS À LES RETROUVER»